

Totem et Tabite



LE RÉEL DE STAËL

YANN DIENER

« Tu m'as fait retrouver d'emblée la passion que j'avais, enfant, pour les grands ciels, les feuilles en automne et toute la nostalgie d'un langage direct, sans précédent, que cela entraîne. » Le peintre Nicolas de Staël s'adresse ici au poète René Char dans une lettre écrite en 1951. À travers sa peinture en constante évolution, Staël a toute sa vie cherché à retrouver un langage direct.

Nicolas de Staël est né en 1914 à Saint-Petersbourg. Ses parents fuient la révolution russe, et meurent en Pologne, l'un en 1921, l'autre en 1922. L'orphelin est recueilli en Belgique par une famille amie. Son père adoptif le destine à une carrière d'ingénieur, mais le jeune Nicolas veut devenir peintre, et part découvrir les grands maîtres aux Pays-Bas, en Espagne et en Italie, avant de s'installer à Paris. Il cherche son style, s'essaye à l'abstraction, mais refuse d'être rangé dans la case de l'art abstrait - jusqu'à décliner une exposition, alors qu'il crève la faim.

Staël restera comme le peintre qui a bouleversé la frontière entre la figuration et l'abstraction. À l'occasion d'une exposition de ses œuvres à New York, il écrit en 1953 : « Toute ma vie, j'ai eu besoin de penser peinture, de voir des tableaux, de faire de la peinture pour m'aider à vivre, me libérer de toutes les impressions, toutes les sensations, toutes les inquiétudes auxquelles je n'ai jamais trouvé d'autres issues que la peinture. »

Avant de voir la rétrospective qui lui est consacrée au musée d'Art moderne de Paris¹, je suis entré dans son œuvre en lisant un livre passionnant : *Jeanne ou le réel. Essai sur Nicolas de Staël*, de Philippe Rassat et Pierre J. Truchot (éd. L'Harmattan). Respectivement soignant en pédopsychiatrie et enseignant en philosophie,

Pas d'autre issue que la peinture

les auteurs nous plongent dans le travail de Staël en commençant par la lecture ouverte et détaillée d'un tableau a priori abstrait, organisé autour d'un vide central, d'où se dégage progressivement la

figure d'une femme assise. Pas n'importe quelle femme, puisqu'il s'agit de Jeanne Polge, dont le peintre est éperdument amoureux. Il s'est installé à Antibes en 1953 pour se rapprocher d'elle, laissant sa femme et ses enfants à Paris.

LE P
ON AVA

VIVEM
LA PROC
CRU



JO
DUR
CLI

ON EST LE

ses œuvres à New York, il écrit en 1953 : « *Toute ma vie, j'ai eu besoin de penser peinture, de voir des tableaux, de faire de la peinture pour m'aider à vivre, me libérer de toutes les impressions, toutes les sensations, toutes les inquiétudes auxquelles je n'ai jamais trouvé d'autres issues que la peinture.* »

Avant de voir la rétrospective qui lui est consacrée au musée d'Art moderne de Paris¹, je suis entré dans son œuvre en lisant un livre passionnant : *Jeanne ou le réel. Essai sur Nicolas de Staël*, de Philippe Rassat et Pierre J. Truchot (éd. L'Harmattan). Respectivement soignant en pédopsychiatrie et enseignant en philosophie,

Pas d'autre issue que la peinture

les auteurs nous plongent dans le travail de Staël en commençant par la lecture ouverte et détaillée d'un tableau a priori abstrait, organisé autour d'un vide central, d'où se dégage progressivement la

figure d'une femme assise. Pas n'importe quelle femme, puisqu'il s'agit de Jeanne Polge, dont le peintre est éperdument amoureux. Il s'est installé à Antibes en 1953 pour se rapprocher d'elle, laissant sa femme et ses enfants à Paris. Il peint alors des paysages marins et des nus. Mais Jeanne s'éloigne : elle choisit de rester avec son mari.

Philippe Rassat et Pierre Truchot montrent que si dans un premier temps on n'y voit rien, on peut enfin voir un tableau quand on accepte d'être regardé par lui, et quand on différencie le réel de la réalité.

Nicolas de Staël a 40 ans lorsqu'il rassemble toutes les lettres de Jeanne et les envoie à son mari, avec ce mot : « *Vous avez gagné.* » Le peintre écrit ensuite une lettre à sa fille aînée, alors âgée de 13 ans, et se tue en se jetant du toit de son atelier.

Dans un tel acte non plus, on n'y voit rien ; c'est au-delà de l'opposition entre le figuratif et l'abstrait. On n'y voit rien, mais on peut tout de même essayer de s'y retrouver un peu, par exemple en allant samedi prochain à une rencontre proposée par l'École lacanienne de psychanalyse, « *L'incandescence de Staël²* », à laquelle participera notre ami Yannick Haenel – lequel publie aujourd'hui un livre sur Francis Bacon, où se pose de façon cruciale la question de voir ou ne pas voir : *Bleu Bacon* (éd. Stock) ; je vous en parlerai la semaine prochaine. ●

1. *Rétrospective Nicolas de Staël au musée d'Art moderne de Paris, jusqu'au 21 janvier 2024.*

2. « *L'incandescence de Staël* », le samedi 13 janvier

ANN
jam
l'av
ind
cel
gra
La p
rev
tou
de -
du p
enj
Ces
les

L'EU
l'ex
ges

Dans un tel acte non plus, on n'y voit rien, c'est ça tout de l'opposition entre le figuratif et l'abstrait. On n'y voit rien, mais on peut tout de même essayer de s'y retrouver un peu, par exemple en allant samedi prochain à une rencontre proposée par l'École lacanienne de psychanalyse, « L'incandescence de Staël² », à laquelle participera notre ami Yannick Haenel – lequel publie aujourd'hui un livre sur Francis Bacon, où se pose de façon cruciale la question de voir ou ne pas voir : *Bleu Bacon* (éd. Stock) ; je vous en parlerai la semaine prochaine. ●

1. *Rétrospective Nicolas de Staël au musée d'Art moderne de Paris, jusqu'au 21 janvier 2024.*

2. « L'incandescence de Staël », le samedi 13 janvier 2024, de 14 heures à 18 heures, Espace Saint-Antoine, 196, rue du Faubourg-Saint-Antoine, Paris 12^e, avec Yves Depelsenaire, Jean-Luc Deschamps, Yannick Haenel, Stéphane Lambert et Jean-Louis Sous.

